

"UNE IMPLACABLE RÉUSSITE DANS L'ESPRIT DE CHABROL"

L'OBS

THELMA FILMS PRÉSENTE

KARIN VIARD BENJAMIN BIOLAY

les Apparences

UN FILM DE
MARC FITOUSSI

LUCAS ENGLANDER LAETITIA DOSCH PASCALE ARBILLOT EVELYNE BUYLE

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE MARC FITOUSSI LIBREMENT ADAPTÉ DU ROMAN « TRAHIE » DE KARIN ALVTEGEN MUSIQUE ORIGINALE BERTRAND BURGALAT
IMAGE ANTOINE ROCH (A.F.C.) MONTAGE CATHERINE SCHWARTZ 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR MICHAEL VIGER SON OLIVIER LEVACON JULIE BRENTA
ET VALÉRIE LE DOCTE THOMAS GAUDER DÉCORS KATIA WYSZKOP COSTUMES MARITE COUTARD ET SYBILLE LANGH DIRECTION DE PRODUCTION OLIVIER HÉLIE
ADMINISTRATRICE DE PRODUCTION GORDANA FLEUTOT DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION CHRISTELLE DIDIER UNE PRODUCTION THELMA FILMS SCOPE PICTURES SNO
CNO PRODUCTIONS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ EN ASSOCIATION AVEC PALATINE ÉTOILE 17 AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET
DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA SOFICA CINÉMAGE 11 DÉVELOPPEMENT DE LA PROCIREP-ANGOÀ RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER
DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST ET LA PARTICIPATION DE LA RÉGION BRUXELLES-CAPITALE
CO-PRODUIT PAR GENEVIEVE LEMAL PRODUIT PAR CHRISTINE GOZLAN & DAVID POIROT

Thelma SCOPE screen.brussels [CNC] CENS CANAL+ CINÉ+ SNO

THELMA FILMS présente :

Un film de Marc FITOUSSI

les Apparences

Avec Karin Viard, Benjamin Biolay, Lucas Englander, Laetitia Dosch,

Pascale Arbillot, Evelyne Buyle

Scénario de Marc Fitoussi

Librement adapté du roman « TRAHIE » de Karin Alvtegen

Au Cinéma le 23 Septembre 2020

Durée : 1h50

DISTRIBUTION

SND

89, avenue Charles de Gaulle
92200 NEUILLY-SUR-SEINE

RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci & Tony Arnoux
Assistés de Pablo Garcia-Fons
andreypaul@ricci-arnoux.fr
01 48 74 84 54

SYNOPSIS

Vienne, ses palais impériaux, son Danube bleu...Et sa très privilégiée communauté d'expatriés français.

Couple emblématique, Ève (Karin Viard) et Henri (Benjamin Biolay) ont tout pour être heureux. Lui est un prestigieux chef d'orchestre, elle travaille à l'Institut Français. Une vie apparemment sans fausse note jusqu'au jour où Ève voit son univers protégé se fissurer et ses certitudes s'effondrer.

Prête à tout pour ne pas perdre la face et maintenir les apparences, elle va se révéler totalement diabolique.



Entretien avec : Marc Fitoussi

Qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé dans le livre de Karin Alvtegen que vous adaptez ?

Après mon premier long métrage, *La Vie d'artiste*, la productrice Christine Gozlan m'avait abordé et demandé si j'étais intéressé à l'idée d'adapter un roman. A ce stade, j'avais d'abord envie d'écrire d'autres histoires originales, mais j'avais dit à Christine que si je me lançais dans une adaptation, ce serait plutôt dans le domaine du polar, notamment avec une auteure que j'aimais beaucoup, Patricia Highsmith. Mais tous les droits de Highsmith étant détenus par Sydney Pollack, il était par conséquent difficile d'imaginer un tel projet. Christine Gozlan a néanmoins continué ses recherches et a découvert ce polar suédois qui pouvait ressembler à du Highsmith. Elle m'a demandé de le lire pour voir ce que j'en pensais. Je l'ai lu, j'avais des réserves, mais c'est justement pour cette raison que je me sentais libre de l'adapter à ma façon. Je me disais que je ne serais pas écrasé par le poids de la fidélité.

Quelles étaient ces réserves, et quels changements ont-elles induit ?

Le livre se passe à Stockholm et ne parle pas du tout de la communauté d'expatriés français. C'est l'histoire d'une femme qui découvre que son mari la trompe, elle ne se résout pas à l'affronter et préfère passer par des chemins de traverse pour essayer de le récupérer. Dans le roman, il y a déjà les envois de mails. Ce que je trouvais problématique, c'est qu'aucun contexte n'expliquait le silence de l'épouse vis-à-vis de son mari ni son impossibilité de concevoir une séparation. D'où mon idée d'inventer ce milieu d'expats grand bourgeois, la profession prestigieuse du mari... Ce côté milieu de notables fermé revêtait un aspect chabrolien qui me plaisait. La bourgeoisie de province française a aujourd'hui un côté très daté, poussiéreux, et je trouvais que le milieu en vase clos le plus excitant et contemporain était une communauté d'expats.

***Les Apparences* débute comme une comédie sociale, puis évolue vers une tonalité plus grave, voire carrément inquiétante.**

Le mélange des genres est assumé. Au départ, ça pourrait être une étude de mœurs sur les Français de l'étranger. J'ai choisi Vienne parce que ça correspondait bien au métier de chef d'orchestre d'Henri. Socialement, ce couple est en haut de la pyramide. Le mélange de genres est induit très tôt par la musique qui fait planer une menace sourde d'entrée de jeu. Il y a aussi ce plan où Ève monte le grand escalier hitchcockien à la recherche de son époux : là, on sent qu'il ne s'agira pas seulement d'une comédie de mœurs.

Le titre du film est décliné à tous niveaux : apparences conjugales, familiales, sociales, morales...

Oui, et il figure dans l'ultime dialogue de Benjamin Biolay. Le film a été fait avec le titre de travail *Valses de Vienne*. J'avais peur de la fausse piste, que les gens puissent penser qu'il s'agisse d'un film en costumes sur Johan Strauss. Il fallait donc rectifier, mais j'aimais bien l'idée de valse qui symbolise la ronde des rapports entre tous les personnages. Chacun passe son temps à suivre les autres ou à être suivi. Les apparences, en effet, s'appliquent à chaque personnage, y compris les secondaires.

Les Apparences concernent-elles aussi Vienne, ville d'apparat de la valse et des pâtisseries, mais aussi capitale du pays où se sont déroulés des faits divers sordides, sans parler du passé nazi ?

Complètement. Le choix de Vienne me permettait aussi un personnage comme Jonas. C'est le seul Autrichien avec qui Ève entre vraiment en contact et c'est un fou furieux. Cette communauté d'expats aurait pu être située en Afrique, ou au Brésil, mais ça m'aurait embêté que le monde "extérieur" à leur communauté puisse être représenté ainsi. Jonas incarne les aspects sombres de l'Autriche. Vienne dans l'imaginaire du cinéma, ça peut renvoyer aussi bien à Lubitsch ou Sissi qu'à Haneke ou Seidl.

Ève et Henri commettent des actes peu sympathiques, voire carrément dégueulasses, qui vont de la tromperie au crime, mais on ne parvient jamais à les détester complètement. Avez-vous veillé à cette ambiguïté morale et à ne pas condamner totalement vos personnages ?

Tout à fait, et je crois que le choix de la comédienne a été décisif : seule Karin Viard parvient à faire des choses affreuses tout en restant éminemment attachante, et pas seulement dans ce film. Elle a un capital sympathie virtuose, et même quand son personnage fait des crasses, on est avec elle. Par exemple, c'est jubilatoire de la voir envoyer ses mails alors qu'elle s'apprête à détruire la vie d'une rivale. L'ambiguïté morale du film m'a d'ailleurs valu des difficultés dans les recherches de financement : aujourd'hui, il y a une forte demande pour que les personnages principaux tiennent le spectateur par la main, soient irréprochables, mais moi, c'est tout ce qui m'ennuie au cinéma, surtout dans le cadre d'un thriller.

Jonas est également bifide, d'abord séducteur juvénile, puis harceleur.

Au début, c'est un personnage de comédie romantique à la *Coup de foudre à Notting Hill*, puis on découvre sa vraie nature d'harceleur obsessionnel. Dès qu'on voit son bracelet électronique sous la douche, ça annonce le danger. Mon envie de rebondissements m'a éloigné du roman où il manquait tous ces twists scénaristiques et moraux.

De son côté, Henri n'est finalement pas aussi antipathique qu'il en a l'air.

C'est un taiseux qui en sait plus qu'on ne croit, qui est finalement très lucide sur leur couple, leur condition sociale. Ève s'angoisse de perdre son mari et son rang alors que l'histoire entre Henri et l'institutrice Tina est sans doute éphémère. J'aime assez l'idée qu'Ève puisse penser que le danger vient de cette fille alors qu'il est ailleurs. Elle a faux sur toute la ligne quand elle pense tout perdre à cause de l'institutrice alors que c'est plutôt Jonas qui est dangereux.

Même s'il y a une ellipse, on suppose que c'est Tina qui fournit aux policiers la preuve de la culpabilité d'Ève et Henri. N'est-elle pas aussi quelque part une menace pour le couple ?

J'aime l'idée que cette jeune femme se venge à la fin par un coup "digne" d'Ève. Elle se venge par la légalité, c'est donc une vengeance qui a une dimension morale. J'ai imaginé Tina comme une femme qui deviendra peut-être Ève, un peu comme dans *Ève* de Mankiewicz. A travers son amourette avec Henri, elle a envie de se rapprocher de ce milieu, sans doute d'en faire partie. Elle a un aspect un peu mythomane, elle cache son passé, mais Ève aussi cache ses origines modestes. Je ne tenais pas à ce que Tina apparaisse comme une rivale menaçante, je n'ai pas cherché à rendre Laetitia (Tina) plus belle

qu'elle n'est. Et je trouvais intéressant qu'il y ait une lassitude chez Henri. On sent que contrairement à Tina qui voudrait s'incruster, il cherche à s'extirper de ce milieu grand bourgeois qui l'ennuie. Par rapport à ce milieu social, son désir est aussi à l'opposé de celui de sa femme.

Il est ironique que le mot de passe internet de Tina soit "kosmetic" alors qu'elle est le personnage féminin du film le moins cosmétique, le moins fardé, le moins shampooiné-brushé, comme si ce mot de passe traduisait son inconscient, ce qu'elle aspire secrètement à être.

Complètement. Ce mot la fait rêver, elle voudrait bien au fond d'elle-même faire partie du groupe d'Ève et ses copines.

Internet est aussi un personnage du film, et vous montrez tous les aspects de ces nouvelles technologies, à la fois outil pratique du quotidien et terrible instrument de surveillance et de manipulation.

Oui, c'est par la technologie qu'Ève découvre qu'elle est trompée et c'est par le même outil qu'elle veut se venger. De ce point de vue, le film est fidèle au roman. C'était casse-gueule de mettre ça en scène, mais Karin m'a vraiment épaté : jouer seule face à un ordi, s'effondrer, puis se reprendre, jubiler de sa vengeance, tout cela en temps réel, c'était admirable. Il y avait un vrai plaisir de cinéma à l'observer dans ces moment-là, comme quand elle cherche et découvre le mot de passe de Tina. Dans le film, j'introduis internet avant les histoires conjugales d'Ève, comme au début où elle dialogue par Skype avec sa mère. Internet, Skype, les mails comptent énormément pour les expats qui vivent loin de chez eux et ont besoin de se rapprocher de leurs familles et de leur pays.

Ève et Henri vivent dans le luxe, Tina et Jonas appartiennent aux classes populaires et ont des parcours de vie cabossés. Le film est-il aussi politique ?

Oui. Ève fait preuve d'un certain mépris pour Jonas et c'est en partie lié à leur différence sociale. A un moment, Jonas dit à Ève qu'il aimerait vivre avec elle une vie d'amour et de bohème, sous les toits, et c'est tout ce qu'elle exècre, tout ce qu'elle a rejeté depuis longtemps pour appartenir à son nouveau milieu grand bourgeois. Ève (dont le vrai prénom est Evelyne) a aussi honte de sa mère, elle ne l'a jamais présentée à ses amis viennois. Ce sous-texte "lutte des classes" n'est pas le cœur du film mais c'est présent et je l'assume complètement. Je reviens sur les difficultés de financement : les partenaires financiers considéraient que *Les Apparences* était un film de genre mais ce qui leur posait question, c'est qu'ils pensaient que le film ne traitait que de "problèmes de riches". Il y a pourtant une opposition de classes larvée dans cette histoire, mais ça leur échappait. Peut-être que cet aspect ressort mieux dans la mise en scène qu'à la simple lecture du scénario ? Dans une scène, Jonas se penche pour ramasser une pièce dans la rue : c'est un petit détail, mais qui souligne sa classe sociale. A côté de ça, Ève balance billets et pourboires à tire-larigot. Mais à la fin, elle n'oublie pas de collecter les billets tombés à l'eau, ce qui dit aussi quelque chose d'elle et de ses origines modestes.

Avez-vous pris autant de plaisir que nous spectateurs à dessiner tous les codes et signes extérieurs de la haute bourgeoisie ?

Oui, c'est un aspect chabrolien, ou buñuelien, si on pense à un film comme *Le Charme Discret de la Bourgeoisie*. Pascale Arbillot fait merveille dans ce registre, elle incarne parfaitement la grande bourgeoise. Quand Ève revient à la fin dans le salon de coiffure, ça me faisait penser à Mme de Merteuil qui se fait huer dans le théâtre dans *Les Liaisons Dangereuses* de Stephen Frears. J'ai toujours accordé de l'importance aux personnages secondaires et je me suis régalé à croquer toutes ces figures bourgeoises. Je pense aussi à madame Belin incarnée par Evelyn Buyle. Adhérente assidue de la bibliothèque où travaille Ève, elle passe d'abord pour une pot-de-colle mais se révèle comme ces personnages chez Goldoni, toujours en arrière-plan mais qui détiennent pourtant la vérité de l'histoire.

Le film évoque Hitchcock, Chabrol, Buñuel, mais aussi Demy qui est expressément cité, ou Truffaut, mentionné plus discrètement par la ligne de dialogue "je vous présente Pamela". *Les Apparences* n'est pourtant pas très truffaldien, à part peut-être certains aspects qui rappellent *La Peau Douce*...

J'adore *La Peau Douce* ! C'est marrant d'évoquer Truffaut parce qu'on a coupé au montage une séquence devant un feu de cheminée qui faisait penser à *La Sirène du Mississippi*. Après, je ne tourne pas en pensant explicitement à des références. On vient de me rappeler que *Blue Jasmine* de Woody Allen se termine sur un regard caméra de Cate Blanchett, comme celui de Karin. C'est un film que j'avais beaucoup aimé et qui présente quelques similitudes puisqu'il s'agit aussi d'une femme qui a peur de perdre son rang. Voilà une référence inconsciente.

Vous évoquez les difficultés de financement, et pourtant, ça ne se voit pas : le film semble très bien produit, très peaufiné, très cossu.

Je suis très méticuleux, très chiant sur les détails. C'est le film où je me suis le plus amusé en termes de mise en scène. J'ai souvent fait des films qui relevaient plus de la chronique comme *Copacabana*, *La Ritournelle* ou *Maman a tort*, où je craignais le "m'as-tu-vu". Là, dans le contexte bourgeois friqué et dans l'écrin viennois, je n'avais pas de raison de me contraindre. Par exemple, dans la séquence de l'opéra où tous les personnages se retrouvent à distance, j'ai pu jouer de façon un peu hitchcockienne avec les différents points de vue : Tina qui n'a d'yeux que pour le chef d'orchestre, Jonas qui observe Ève, etc. Ce scénario m'offrait la possibilité de déployer la mise en scène.

La photo est très soignée. Comment s'est passé la collaboration avec Antoine Roch, le directeur de la photo ?

Avant, je n'avais travaillé qu'avec des chefs op' femmes comme Agnès Godard ou Hélène Louvart, sans doute parce qu'inconsciemment, j'avais besoin d'un point de vue féminin. J'ai rencontré Antoine sur la série *Dix pour Cent*, on s'est très bien entendus. Il aime beaucoup les acteurs et avait déjà travaillé avec Karin sur *Emmène-moi* et *La Parenthèse Enchantée* de Michel Spinosa.

J'ai aimé sa façon de filmer Vienne comme une ville plus austère que romantique, une cité confusément menaçante, en écho au ressenti des protagonistes, enclins à se réfugier inconsciemment dans de confortables appartements, "à l'abri du danger", ou dans des lieux culturels rappelant la France.

Je souhaiterais également parler de Catherine Schwartz, la monteuse, qui a vraiment trouvé la “musique” du film. Elle m’a fait renoncer à raison à plusieurs séquences qui portaient plutôt sur la chronique, l’étude de mœurs, mais qui risquaient de trop nous éloigner de l’aspect thriller. Je pense aussi à Katia Wyszko, la décoratrice, qui a beaucoup travaillé avec Benoit Jacquot. D’ailleurs, Jacquot était aussi une de mes références pour dresser le portrait de ce milieu fermé de la grande bourgeoisie expat, je pense à des films comme *Le Septième Ciel* ou *Pas de Scandale*, et je me disais que Katia saurait vite trouver les décors et accessoires qui dépeignent ce milieu-là. J’aimerais enfin mentionner Marité Coutard, la chef costumière avec qui je travaille depuis plusieurs années. C’est elle par exemple qui m’a suggéré ce foulard au motif de Paris, capitale des amoureux. J’ai alors modifié le scénario de manière à ce que Jonas se persuade qu’elle ne l’a pas abandonné par hasard.

Parlons maintenant des acteurs, à commencer par Karin Viard.

C’est Karin qui m’a inspiré le fait qu’Ève soit issue d’un autre milieu, parce qu’elle a un côté très populaire, très gouailleur, très cash. J’aimais bien qu’elle joue à la bourgeoise, ce qui est aussi le cas d’Ève. Au début du film, quand elle s’engueule avec sa mère, on voit bien chez elle ce côté direct, franc du collier, très éloigné de la femme éthérée qu’elle devient dans la bonne société des expats. C’était excitant pour Karin de jouer ce double rôle. C’est une actrice qui m’a beaucoup impressionné. Dans la scène par exemple où elle reçoit son cadeau d’anniversaire et où elle comprend que c’est une stratégie de son mari pour la tenir à l’écart une journée dans un spa. Karin fait tout passer juste par son expression du visage. Je pense beaucoup aux actrices quand je prépare un film et je crois que j’ai vraiment une culture d’actrices plus que de réalisateurs. Dans *Les Apparences*, Karin me rappelait un peu Stéphane Audran, avec une espèce de fausse élégance contenant des teintes de vulgarité à certains endroits.

Benjamin Biolay est excellent aussi, avec ce rôle quasi-muet jusqu’à sa dernière tirade qui tue.

J’aimais bien qu’Henri détienne la vérité et se garde bien de la dire. Benjamin a une belle présence, une aura qui rend crédible le fait qu’Ève soit amoureuse d’Henri. De plus, Benjamin est musicien, ce qui correspondait bien au rôle. Il a eu une formation classique et il est parfaitement crédible en chef d’orchestre. Je suis très heureux de ce duo, Karin et Benjamin forment un très beau couple de cinéma.

Habituée aux rôles fantaisistes, Laetitia Dosch est employée ici dans un registre plus retors et mystérieux.

Elle a toujours ce grain fantasque dans le film, mais c’est sûr, on est loin de *Jeune femme*. Ce que j’aime chez Laetitia, c’est qu’elle a toujours de l’insolence, de l’audace. Ces qualités correspondent à ce qu’Henri recherche pour s’évader un peu de son milieu : Tina n’est pas encore dans les apparences, elle est plus brute et authentique.

Comment avez-vous trouvé Lucas Englander qui joue Jonas avec un mélange d’innocence romantique et de dinguerie ?

Je ne connaissais pas du tout son travail, je l’ai découvert par le casting. Ses yeux perçants me faisaient penser au gamin du *Tambour* (de Volker Schlöndorff, Palme d’Or en 1979), et il y a aussi chez lui un

peu de Terence Stamp et d'Oskar Werner. Il a une gueule d'ange mais peut soudain devenir très dangereux, très inquiétant. Et puis il est autrichien : ça peut sembler un détail mais je tenais à ce que les personnages autrichiens soient joués par des acteurs autrichiens et non par des Allemands ou des germanophones.

Les seconds rôles sont également excellents, à commencer par Pascale Arbillot.

Pascale joue vraiment la reine mère de cette communauté et Ève cherche à lui ressembler, elle copie sa coiffure, ses gestes... Quand le personnage de Pascale demande la réunion des parents à l'école, on sent que c'est elle qui décide, qui a une autorité sur la communauté, et qu'Ève lui obéit. On devine que dans ces moment-là, leur amitié peut vriller.

Pouvez-vous parler de votre première collaboration avec Bertrand Burgalat dont la musique est quasiment un personnage du film ?

L'idée était de faire une bande originale hollywoodienne à l'ancienne. Au départ du montage, j'avais placé des musiques témoins, ça allait de Ennio Morricone à Bernard Herrmann, ce qui plaçait la barre très haut pour Bertrand et l'intimidait. Mais il a carrément relevé le défi. Il a donné une grande homogénéité à la B-O qui instaure dans le film une couleur précise sur toute la durée, qualité de plus en plus rare maintenant que de nombreuses B-O sont des compilations de musiques existantes.

Pouvez-vous commenter la fin du film, avec cette tirade inattendue d'Henri le taiseux, puis ce regard-caméra d'Ève dans la calèche ?

Henri finit par faire exploser tout le système des apparences. Et Ève donne raison à sa mère tout en ménageant une incertitude sur son futur. Cette fin est ouverte: on peut se dire qu'Ève s'est libérée de l'hypocrisie des apparences, mais il y a aussi son sourire énigmatique et on peut penser tout aussi bien qu'elle ne va pas abandonner ce milieu bourgeois et qu'elle va rencontrer un autre mari qui lui permettra de retourner vers ce milieu. Ève n'a peut-être pas dit son dernier mot. Ce plan final est indécidable et laisse au spectateur sa liberté de lecture.

Propos recueillis par Serge Kaganski

Filmographie de Marc Fitoussi

Après un cursus universitaire d'anglais et d'histoire de l'art, Marc Fitoussi intègre la première promotion du Conservatoire européen d'écriture audiovisuelle (CEEAA). C'est là qu'il se forme au métier de scénariste. Il entame parallèlement une carrière de réalisateur en tournant plusieurs documentaires et court-métrages dont *Illustre Inconnue* et *Bonbon au poivre* qui lui vaut une nomination au César du meilleur court-métrage en 2007.

Cette même année, il réalise son premier long métrage intitulé *La vie d'artiste*, avec Sandrine Kiberlain, Denis Podalydès et Émilie Dequenne dans les rôles principaux. Ce film obtient le Prix Michel d'Ornano attribué à la meilleure première œuvre de fiction française.

En 2010 sort son deuxième long métrage *Copacabana* interprété par Isabelle Huppert et sa fille Lolita Chammah et présenté à Cannes dans le cadre de la Semaine de la Critique.

Il enchaîne en 2012 avec *Pauline détective*, une comédie pop et stylisée et retrouve Sandrine Kiberlain dans le rôle-titre.

Puis réalise *La ritournelle* qui sort en salles le 11 juin 2014. Le film met en scène Isabelle Huppert et Jean-Pierre Darroussin en couple d'éleveurs bovin miné par la routine.

En 2016 sort son cinquième long-métrage, la comédie dramatique *Maman a tort*. Le film réunit à l'écran Émilie Dequenne et la jeune Jeanne Jestin.

Il réalise en 2018 trois épisodes de la saison 3 de la série *Dix pour cent*, dont celui de Monica Bellucci et celui d'Isabelle Huppert.

En 2019, il participe au film à sketches *Selfie*. Son segment intitulé *Le troll (roman épistolaire)* met en scène Elsa Zylberstein et Max Boublil.

Il revient en 2020 avec *Les apparences*.

Enfin, il co-écrit et réalise 3 nouveaux épisodes de l'ultime saison de *Dix pour cent*, ceux de Charlotte Gainsbourg, Sandrine Kiberlain et Sigourney Weaver.

Entretien avec : Karin Viard

Dans *Les Apparences*, est-ce le récit global qui vous stimulait, ou plus particulièrement le personnage d'Ève ?

J'avais envie de jouer une femme amoureuse, parce qu'il me semblait que je ne l'avais jamais fait. L'histoire a des aspects cyniques mais tout est sous-tendu par l'amour dévastateur qu'Ève porte à Henri, son mari. Cet éclairage-là m'intéressait. Ève est très complexe, très complète, très romanesque. Avec ce rôle, Marc voyait comment je pouvais m'épanouir comme actrice. C'est en effet le sentiment que j'avais à la lecture du scénario, je me disais « ça, je vais en faire quelque chose d'intéressant pour moi ».

Après Louise, la baby-sitter de *Chanson douce*, Ève contraste fortement. Pour paraphraser Truffaut, aimez-vous choisir un rôle « contre » le précédent ?

Evidemment, je n'ai pas envie de refaire sans arrêt les mêmes personnages, et comme j'ai fait de nombreux films, c'est difficile de se renouveler. J'ai cette ambition de m'amuser à faire des femmes différentes : des femmes sexuées, d'autres pas du tout, des femmes d'origines très différentes, avec des névroses différentes... C'est en effet mon ambition et mon plaisir, ma jubilation d'actrice. La phrase de Truffaut n'est pas fausse me concernant. Marc en a d'ailleurs fait les frais puisqu'il m'a proposé des films que je trouvais trop proches de celui que je venais de tourner juste avant. Alors oui, j'aime bien faire un film contre le précédent, on peut dire ça comme ça. En même temps, bien que les rôles soient divers, un rôle vous raconte toujours. On ne sait pas toujours pourquoi on choisit de faire un film puis quelques années après, on se dit que c'était logique de jouer ce rôle : il correspond à une période de votre vie, il exprime des choses que l'on avait envie de faire passer à ce moment-là... La femme amoureuse qu'est Ève, ça m'intéressait à ce moment de ma vie.

Au-delà de son aspect amoureux, que pensez-vous d'Ève, de ses agissements pas toujours très « moraux » ?

Je ne juge jamais mes personnages, ça ne m'intéresse pas d'avoir un point de vue moral sur eux, même lorsqu'ils peuvent paraître antipathiques. C'est vrai qu'à la lecture, quand ce n'est pas incarné, on peut penser que ces gens sont froids, cyniques, égoïstes... Moi, j'aime les failles humaines. Au cours de la vie, on est tous traversés parfois par des inclinaisons pas très avouables et ce qui m'intéresse comme actrice, c'est de mettre la lumière sur ces mauvaises impulsions et de les rendre acceptables, même si elles sont blâmables. J'aime exprimer ça, proposer des émotions dans lesquelles on se retrouve et qui ne sont pas forcément très morales – surtout dans une société qui le devient de plus en plus - morale. Ma désobéissance citoyenne me pousse à faire des rôles moralement répréhensibles. L'art sert à ça. J'essaye toujours d'ouvrir la porte pour ne pas hurler avec les loups, pour m'interroger sur ce que je pense même si ça ne fait pas partie du courant de pensée habituel. Je comprends très bien Ève parce que ce qui sous-tend toutes ses actions, c'est l'amour qu'elle éprouve pour son mari et la peur irraisonnée qu'il la quitte. Ça pousse Ève à faire des choses qui m'amuse et m'effraient. Elle est le personnage le plus « femelle » qu'il m'ait été donné de jouer. J'aimerais bien pousser dans cette direction. C'est peu moi d'ailleurs, je suis assez peu « femelle » dans la réalité.

Agit-elle uniquement par amour ou aussi par crainte du déclassement social ?

Cette crainte figurait nettement dans la première version du scénario. C'est intéressant mais je trouvais cela insuffisant. Pour moi, cette peur du déclassement, la honte de sa mère, etc., se situe au second plan. Je trouvais plus romanesque de mettre l'amour au premier plan. Mais effectivement, perdre son mari, ce serait aussi perdre cette vie-là, cette reconnaissance sociale, ce serait perdre tout. Mais si son mari était déclassé, j'aime penser qu'Ève serait solidaire, justement par amour. Elle est prête au déclassement avec lui, mais surtout pas seule.

Par rapport au titre, Ève est-elle victime des apparences, celles qu'elle veut se donner et celles de son entourage, de son couple, qui l'illusionnent ?

Ces apparences, c'est l'embourgeoisement de la pensée. Ève vient d'un milieu modeste et elle s'est profondément embourgeoisée. Et la bourgeoisie, c'est vraiment l'endroit du mensonge, de l'apparence, il faut être comme ceci, faire comme cela, il y a beaucoup d'injonctions pour prétendre faire partie de ce milieu. Et Ève s'est emparée de tout ça, elle incarne ces injonctions à la perfection, ça lui donne une colonne vertébrale, elle a la vie qui la faisait fantasmer et elle ne veut pas lâcher ça. En un sens, c'est une femme qui se prive de liberté mais le film va lui permettre de rencontrer cette liberté. Sauver les apparences, dans la vie, je déteste ça ! Je déteste que la pensée soit influencée par le paraître. Je suis cash, ça peut me jouer des tours mais c'est qui je suis. J'ai toujours œuvré pour ma liberté, mon indépendance d'esprit, et je suis donc très loin d'Ève. Mais j'aime bien jouer les femmes enfermées dans des codes. Et si Ève n'est pas moi du tout, il y a quand même un moment où on se rejoint. Ce que j'exprime à travers ce rôle m'appartient aussi, pas dans les agissements d'Ève, mais quelque chose qui a à voir avec la liberté, l'amour. Ève agit, elle ne se victimise pas. La victimisation serait trop éloignée de mes convictions profondes. Je pourrais jouer une victime, mais pas quelqu'un qui se victimise, nuance.

Comment analysez-vous le moment où Ève décide de passer la nuit avec le jeune homme croisé dans un bar ?

C'est un moment d'égarement, où se mélangent l'ivresse, le désarroi. C'est peut-être une façon à ses yeux de reprendre le pouvoir dans son couple, de redevenir la jeune fille qu'elle croit être encore... Plein de choses diffuses se mélangent durant ce moment : elle est dans l'indécision, le flottement.

La force du film est de toujours être en empathie avec Ève même quand elle agit de façon peu sympathique. Marc Fitoussi explique cela par votre capital sympathie auprès du public.

Pourtant, je ne cherche jamais l'empathie du spectateur, ce n'est pas mon souci. Je cherche à être vraie, sincère.

Ève se sert beaucoup d'internet, des réseaux sociaux pour espionner son mari, sa rivale, et manigancer sa revanche. Quel est votre regard sur le regard que porte le film sur les nouvelles technologies ?

Je crois que c'est plutôt un prétexte pour alimenter la narration, le suspense. C'est sûr que ce que fait Ève dans le film est moralement très discutable : la façon dont elle fouille la vie des gens... Les réseaux

sociaux ont une capacité de nuisance énorme, de surveillance... Il n'y a plus de vie privée, plus personne n'est à l'abri du secret. La transparence à tout prix, je ne suis pas pour. Mais le côté positif d'internet, qui n'est certes pas exprimé dans ce film, c'est d'être aussi un outil d'échange, de connaissance, de rencontres, d'ouverture sur l'autre... Je me félicite d'appartenir à une génération qui n'est pas née avec ça, du coup on est capable de prendre du recul, d'être critique, même si on a aussi du mal à s'en détacher. On a quand même vécu sans ces technologies et je reste persuadée que la vraie rencontre se passe dans le réel et pas dans le virtuel. Le film ne porte pas une critique spécifique d'internet mais permet au spectateur de garder un regard critique par rapport à ça.

Comment s'est passé le travail avec Marc Fitoussi ?

Marc est très drôle, très intelligent, délicieux... Il aime beaucoup les acteurs mais n'est pas impressionné par eux. Il est très friand de tout ce qui se joue. Parfois, des metteurs en scène préfèrent le minimalisme. Marc, à l'inverse, aime le jeu, le romanesque, que les films aient du souffle, que ce ne soit pas tiède, que les scènes soient différentes les unes des autres... On s'est bien retrouvés là-dessus. Marc est très amoureux du cinéma, de la fiction, des actrices, et ça c'est très agréable pour une actrice ou un acteur. On a beaucoup collaboré, partagé, discuté, on a eu aussi des divergences mais toujours dans l'échange, jamais pour des questions d'ego ou de pouvoir. Avec Marc, on est dans une discussion ininterrompue, aussi bien dans le travail que dans la vie, et j'aime bien ça. Ses films, et particulièrement celui-là, respirent son amour du cinéma.

Avec Benjamin Biolay, vous formez un couple inattendu mais qui fonctionne très bien par sa complémentarité.

Je trouve que Benjamin est un acteur prodigieux, bien qu'il ne vienne pas de là. Comme chanteur, il a une grande sensibilité, une grande intelligence, et ça lui donne une facilité à jouer, à s'approprier le dialogue, assez étonnante. Il n'a pas la rouerie des acteurs puisque ce n'est pas sa formation, mais il en a l'immense charisme. Quand il est quelque part, il remplit la pièce de sa présence, et au fond, c'est ça la base du métier d'acteur. Dans le film, il est mutique, il absorbe, on ne sait pas exactement ce qu'il pense, et pourtant, on comprend ce que ces deux-là font ensemble. Ce qui lie ce couple, c'est de l'amour, de l'attachement, mais aussi une certaine perversité relationnelle. Dans sa grande tirade de la fin, je lui tape dessus, ce n'était pas prévu ! J'ai dit à Marc que je trouvais étrange qu'Ève encaisse et ne dise rien. Marc m'a demandé ce que je proposais, je lui ai répondu « je vais lui sauter à la gorge ! ». Et je trouve que cette violence d'Ève sonne juste à ce moment-là du film.

Il y a un jeu de ressemblances entre vous et Pascale Arbillot, notamment par les coiffures. On imagine que vous vous êtes bien amusées ensemble ?

On est quasiment jumelles ! La critique acerbe des expats' est une des facettes du film que j'aime beaucoup. Dans le duo que je forme avec Pascale, c'est elle la cheffe, c'est moi qui l'imité. Pascale joue une bourgeoise assez méchante qui représente tout ce qu'Ève rêve de devenir. Je connaissais Pascale mais n'avais jamais travaillé avec elle : c'est une grande actrice ! Dans ce film, elle est géniale. J'adorais la regarder travailler, construire une scène, chercher, s'amuser avec de plus en plus d'audace et elle finit par atteindre quelque chose qui lui est extrêmement singulier et extrêmement drôle... Elle est très forte ! Je voudrais bien refaire très vite un film avec Pascale et Benjamin !

Pour aborder ce rôle, avez-vous pensé à quelques grands rôles classiques du même genre ?

Non, je ne fais jamais ça ! Je n'ai pas l'admiration facile et je trouve ma sève dans le présent, dans la réalité. Quand je travaille, je m'interroge plutôt sur le sens du film, de mon rôle. Par exemple, j'aime la rencontre avec la costumière, et là, j'aime bien me laisser faire parce que la costumière a parlé avec le réalisateur, elle a elle-même un point de vue sur le scénario... Je n'arrive pas avec mes convictions, j'aime que la costumière me fasse des propositions et en général, j'essaye de les suivre. Je suis à la fois dans le contrôle et dans la collaboration et le point de vue d'une costumière m'aide à construire le personnage. Mon travail est d'accueillir les propositions des autres et ensuite, je travaille le sens de mon personnage : pourquoi elle dit ça ? Pourquoi elle pense comme ci et pas comme ça ? Etc. Et j'essaye de ne pas toujours coller à la narration.

Quelle est votre lecture de la dernière scène, assez ouverte ?

Je crois qu'Ève s'approprie une liberté nouvelle. Elle se révèle à elle-même, elle se rencontre enfin. En allant dans la calèche d'un de ses rêves de petite fille, elle se réapproprie quelque chose qu'elle avait abandonné à son mari. On peut imaginer qu'elle aura désormais une vie plus proche d'elle et moins soucieuse des apparences. Elle va enfin devenir l'héroïne de sa propre vie en se débarrassant des rôles sociaux.

Propos recueillis par Serge Kaganski

Entretien avec : Benjamin Biolay

Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario des *Apparences* ?

J'ai trouvé ça épatant. Comme Marc avait jusque-là réalisé des comédies ou des films d'introspection, je ne m'attendais pas du tout à un thriller. Et le rôle d'Henri m'a tout de suite plu : j'ai commencé par la musique classique et j'ai fréquenté plein de chefs d'orchestre comme le personnage.

Le fait qu'Henri soit chef d'orchestre et que le film se passe à Vienne, ville de musique, a donc été déterminant dans ce qui vous a séduit dans ce rôle ?

Ce qui m'a séduit d'abord, c'est la qualité du scénario, et l'idée de travailler avec Karin Viard et Laetitia Dosch sous la direction de Marc. Mais j'avoue que pour moi qui ai raté volontairement la vie de musicien classique pour suivre une autre voie, c'était quand même assez émouvant de diriger un orchestre et d'évoluer dans cette ville qui est le berceau de la musique romantique.

Comment voyez-vous Henri ?

Il a la personnalité particulière des chefs d'orchestre, j'en ai connu pas mal, ils sont généralement d'un égoïsme sans limite. Henri n'est loyal à personne sauf à son désir de carrière, à son envie de briller. Du coup, ça lui va très bien d'avoir une épouse tout à fait convenable, qui a une respectabilité dans les soirées bourgeoises des expatriés français de Vienne, mais ça ne lui suffit pas. Avec sa maîtresse, il cherche quelque chose de plus excitant. Mais il est avant tout un carriériste épouvantable.

Henri est-il encore amoureux de sa femme ? Amoureux de sa maîtresse ? Ou amoureux de personne si ce n'est de lui-même ?

Je l'ai joué comme étant attiré par la maîtresse mais pas amoureux d'elle. Mais c'est quelqu'un qui a beaucoup de difficulté à s'attacher et pour lequel on a du mal à s'attacher. Il suffit de voir la distance qu'il y a entre lui et son fils, ce n'est pas le père le plus câlin du monde. Henri est surtout quelqu'un qui s'ennuie mortellement dans le contexte familial et social où il évolue. Il est ailleurs. Avec le personnage de Laetitia, j' imagine qu'il a eu un petit coup de cœur parce qu'il aime l'aventure, mais s'il doit être amoureux de quelqu'un, c'est de sa femme.

Henri est opaque, taiseux, peu souriant, limite antipathique. Pour vous, ce type de personnage est difficile à jouer, à défendre, ou au contraire très stimulant ?

Plus le temps passe, plus j'ai une expérience de comédien, plus je me rends compte que les personnages de taiseux sont les plus durs à jouer. On parle peu, on dit quelques phrases qui doivent être importantes car moins on parle, plus la parole se doit d'être précieuse. Quand on joue un personnage bavard, on apprend chaque jour beaucoup de dialogues et ça fonctionne comme un muscle, un échauffement, on finit par s'y faire à devoir mémoriser et dire un dialogue abondant. Tandis que sur *Les Apparences*, j'avais de longs jours où mon personnage est complètement fermé, puis des moments où je devais tout d'un coup m'exprimer. Ces moments-là me faisaient plus peur que d'habitude.

A la fin du film, vous avez justement une tirade assez mémorable, quand Henri dit à Ève ses quatre vérités.

J'avais vraiment le trac pour cette scène mais ça s'est bien passé. Ça faisait vingt jours que Marc et l'équipe me regardaient bouger ma baguette et dire « bonjour monsieur, bonjour madame », et là, tout d'un coup, j'avais un gros bloc de dialogue où je balançais tout à mon épouse. Il fallait que ça claque, ce moment décisif où Henri sort des apparences. Il dit qui il est et ce qu'il ressent vraiment avec une extrême violence, un ton sarcastique soutenu. Ève réagit tout aussi brutalement, je m'y attendais, mais ça voulait dire que j'avais bien joué ma tirade si Karin était prête à me défoncer le thorax ! Cela dit, la réaction d'Ève, l'épouse, est légitime, ce que lui dit Henri est très dur et exprimé dans un choix lexical d'une grande cruauté, on frise le sadisme. Il faut dire qu'il s'est passé pas mal de choses dans leur vie et qu'il est logique d'atteindre un tel paroxysme dans le règlement de compte.

Ève et Henri forment un couple d'apparence très respectable qui commet des actes peu reluisants puis finalement abominables. Comment regardez-vous ce couple ?

Je crois qu'ils sont faibles, émotivement inaboutis, pas très adultes. Pour le coup, c'est typique des chefs d'orchestre. Désolé d'y revenir mais les chefs d'orchestre sont des gens qui ont parfois des réactions d'enfants. Tout l'engrenage dans lequel sont embarqué Ève et Henri devrait se régler autrement s'ils étaient forts. Mais là, il y a tellement de faiblesses, de lâchetés, de non-dits accumulés que ça finit en meurtre. Normalement, ça devrait finir par une bonne patate dans la gueule et ce serait réglé, mais du coup, il n'y aurait pas de film ! Ève et Henri sont non seulement faibles mais aussi très égocentriques. Ils ont des réflexes petits-bourgeois et ils vivent comme tels, comme des petits notables de province. Ce portrait des expatriés est très réussi, je voyage beaucoup et je les vois : les expats ont souvent ce côté-là à convoquer une espèce de France imaginaire et un peu désuète.

De ce point de vue, le film a un aspect chabrolien. L'avez-vous perçu en lisant le scénario ou en le tournant ?

J'aime beaucoup Chabrol, et en effet, j'ai trouvé ce côté chabrolien dans *Les Apparences*, mais seulement en le voyant. Je ne l'avais pas perçu à la lecture ou au tournage. Je m'en suis vraiment rendu compte en découvrant le film et je trouve que la critique de cette bourgeoisie provinciale y est très subtile.

Comment s'est passée votre relation de travail avec Marc Fitoussi ?

C'est un metteur en scène que j'aime beaucoup. Déjà, il est d'une bonhomie et d'une sympathie assez rare sur les plateaux. De plus, quand il vient vous parler, c'est extrêmement précis. Marc tourne beaucoup, il fait des films, des séries, et ça se sent dans le travail. Ce n'est pas quelqu'un qui tourne un film pendant deux mois puis reste dans le formol pendant trois ans, non, il est comme un musicien qui jouerait beaucoup et qui en devient très à l'aise, très malin, qui connaît tous les pièges, tous les écueils à éviter. C'est l'avantage d'un cinéaste qui tourne beaucoup, il devient très aguerri, et le fait d'avoir tourné des séries lui donne l'expérience d'un cinéaste qui aurait tourné trente films. Quand il arrive sur le plateau, il n'est pas du tout intimidé, il ne se dit pas « ô mon dieu, je suis dans le saint des saints, va pas falloir que je déconne ». Non, un plateau c'est comme le bureau pour lui, il y travaille presque tous les jours, ce n'est pas un sanctuaire.

Voilà un autre point commun avec Chabrol, qui tournait tout le temps et disait qu'un cinéaste devait être comme un boulanger qui fait son pain tous les jours.

Je trouve ça formidable, ils conçoivent leur métier comme des artisans. Et ils ne paniquent jamais. Si le boulanger n'a plus de farine, il va en chercher. Marc travaille comme ça, il maîtrise, il n'est pas dans le stress, ça m'a beaucoup plu.

Comment s'est passé le travail avec Karin Viard et Laetitia Dosch ?

Au départ, c'est impressionnant de tourner avec une grande actrice comme Karin, puis petit à petit, on oublie ça et on se laisse porter par le travail sur le plateau. Karin est virtuose mais on ne sent jamais chez elle la technique, le labeur. C'est difficile à expliquer mais j'ai suivi la musique de Karin, car son jeu, c'est comme de la musique de chambre. Avec Laetitia, c'était différent mais tout aussi agréable. C'était plus intérieur, il y avait beaucoup de non-dits entre nos personnages. Laetitia, c'est un instrument de musique atypique.

Vous êtes chanteur compositeur, vous n'avez pas de formation de comédien, et pourtant, votre filmographie commence à être conséquente. A votre avis, qu'est-ce que les cinéastes recherchent chez vous ?

Au départ, je pense qu'ils voulaient jouer avec mon image de chanteur, éventuellement pour lui tordre le cou, puis petit à petit, j'ai eu des rôles de plus en plus conséquents et je pense qu'on a fini par me voir vraiment comme un acteur et pas simplement comme un chanteur qui joue dans un film. Ça me plaît de faire le comédien, je ne me suis jamais senti dans la position de l'imposteur, je n'ai pas fait de complexes par rapport aux acteurs ou actrices qui ont fait le cours Florent ou le Conservatoire. Ou peut-être qu'être artiste, comédien ou chanteur, c'est toujours être vaguement imposteur ? Etre musicien m'a sans doute aidé à être comédien. Quand on est chanteur interprète, on est déjà un peu acteur. Et puis j'ai conçu des disques, je ne suis pas étranger à ce qu'est un plateau, je sais comment ça fonctionne, ce qui fait que sur un tournage, je ne me suis jamais senti comme l'éléphant dans le magasin de porcelaine, au contraire, j'y suis à l'aise.

Propos recueillis par Serge Kaganski

Liste artistique

Ève Monlibert

Henri Monlibert

Jonas Karez

Tina

Clémence

Madame Belin

Claudine

Directrice lycée français

Sophie

Éléonore

Servane

Jean-Julien

Thibault

Malo Monlibert

Karin VIARD

Benjamin BIOLAY

Lucas ENGLANDER

Laetitia DOSCH

Pascale ARBILLOT

Evelyne BUYLE

Martine SCHAMBACHER

Catherine DAVENIER

Laetitia SPIGARELLI

Laurence BIBOT

Raphaëlle BRUNEAU

Lazare GOUSSEAU

Xavier DE GUILLEBON

Achille MARQUES DA COSTA

Liste technique

Réalisé par	Marc FITOUSSI
Une production	Thelma Films Scope Pictures SND CN8 Productions
Avec la participation de	Canal + Cine +
En association avec	La Sofica Palatine Etoile 17
Avec le soutien du	Centre National du Cinéma et de l'image animée
Scénario et dialogues	Marc FITOUSSI
Librement adapté du roman	« Trahie » de Karin ALVTEGEN
Produit par	Christine GOZLAN David POIROT
Coproduit par	Geneviève LEMAL
Image	Antoine ROCH (A.F.C)
Montage	Catherine SCHWARTZ
Son	Olivier LE VACON Julie BRENTA & Valérie LE DOCTE Thomas GAUDER
Musique	Bertrand BURGALAT
Décors	Katia WYSZKOP
Créatrice de Costumes	Marité COUTARD
Cheffe Costumière	Sybille LANGH

Maquillage	Silvia CARISSOLI
Coiffure	Stéphane MALHEU
1 ^{er} assistant réalisateur	Michael VIGER
Scripte	Lara RASTELLI
Directeur de production	Olivier HELIE
Administratrice de production	Gordana FLEUTOT
Directrice de post-Production	Christelle DIDIER
Chef électricien	Didier VERSOLATTO
Chef machiniste	Réginald DESY
Régisseur général	Yourek DURY